NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

82 N° 6 1960

Le mouvement catéchistique en France au XIXe siècle (II)

Paul BROUTIN (s.j.)

p. 607 - 632

https://www.nrt.be/it/articoli/le-mouvement-catechistique-en-france-au-xixe-siecle-ii-1882

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le mouvement catéchistique en France au XIX[e] siècle

II. LES INSTITUTIONS QUI LE SOUTIENNENT

Dans une Eglise pleinement constituée, l'initiation chrétienne des enfants commence, se développe et s'épanouit dans la famille, la paroisse et l'école. Dans la chrétienté occidentale, ce sont là, depuis de longs siècles, les trois milieux de vie où, comme dans un catéchuménat post-baptismal, la foi s'instruit, où la grâce des sacrements de baptême, de confirmation et d'eucharistie grandit, où les consciences se forment. Ce sont précisément les trois institutions qui ont le plus souffert de la Révolution française. La famille a été désagrégée par la laïcisation du mariage et par le divorce, plus encore que par les guerres et les persécutions. La paroisse a été dévitalisée par la Constitution civile du clergé d'abord, par les Articles organiques ensuite. L'enseignement chrétien, assuré sous l'Ancien Régime par l'Eglise, a été purement et simplement détruit et, même après la fondation de l'Université, n'a pas été remplacé.

Or, par un retour providentiel, c'est précisément sur ce dernier plan que va se réorganiser la catéchèse de l'enfance. Suivant une remarque très juste de G. Goyau [1], le trait principal du renouveau catholique au temps de la Restauration, c'est la multiplication des initiatives scolaires. Le mouvement catéchistique y trouve son bénéfice et les institutions qui le soutiennent sont autant d'affluents qui l'accroissent et l'entraînent. Cet appoint lui vient d'abord de toutes les congrégations enseignantes de religieuses et de religieux qui surgissent de toutes parts. « Ce fut pour l'Eglise, après l'hiver révolutionnaire, les magnificences d'un merveilleux printemps; après le vent de l'Enfer, semeur de ruines et de désolations, soufflait le vent du Ciel, semeur de lumière et de vie. Il passa sur des milliers d'âmes, âmes de jeunes gens et de jeunes filles, d'hommes et de femmes du monde, comme jadis il avait passé sur les Apôtres au Cénacle, et il les jeta au milieu d'un peuple dont il fallait ouvrir et orner l'intelligence, former le cœur, en un mot qu'il fallait *élever*, en le ramenant finalement à Dieu. Si Louis Veuillot a pu dire que « le dix-neuvième siècle fut un siècle de foi », il semble bien qu'en nulle période il le fut plus qu'en ces premières

1. G. Goyau, *La sainteté française à l'œuvre au lendemain du Concordat*, dans *La Vie Catholique* du 15 mai 1926.

années où s'épanouit une si splendide floraison d'apostolat et de sainteté [2] ».

Mais ce serait une erreur de restreindre le développement qui s'en suivit dans le mouvement catéchistique aux équipes enseignantes. Si déconcertant que cela paraisse à notre mentalité moderne, l'obligation de l'enseignement n'entre dans les lois, dans les mœurs et dans les esprits qu'à la fin du XIX[e] siècle [3]; auparavant, un nombre considérable d'enfants échappe à l'emprise scolaire chrétienne. A la campagne ou à la montagne, ils sont mis de bonne heure aux travaux des champs et à la garde des troupeaux. A la ville, ils sont happés par le Minotaure du progrès industriel sous le régime du libéralisme économique. L'Eglise n'abandonne pas l'évangélisation de ces pauvres enfants victimes de leur temps, petits savoyards ou auvergnats déracinés dans le grand Paris, vivant dans le ruisseau à Marseille ou à Lyon, ou écrasés, dès l'âge de dix ans, par un travail inhumain de dix heures par jour. Pour eux, elle instaure une nouvelle catéchèse, la catéchèse des œuvres. Il y a là un signe d'authentique évolution pastorale où les grands noms de Timon-David et du Père Chevrier s'inscrivent à la suite de ceux de Jean-Marie de La Mennais ou du bienheureux Marcellin Champagnat. C'est sur ce double plan que nous voudrions poursuivre notre enquête sur les institutions catéchistiques en France au XIX[e] siècle.

Les congrégations de religieuses.

Au premier plan de ce renouveau catéchistique, il faut mettre en bonne place les congrégations de religieuses enseignantes. Pendant toute la Restauration, elles deviennent si nombreuses que c'est à peine de l'humour de dire qu'elles envahissent l'Eglise de France. Les statistiques sont assez expressives. En 1815, on pouvait compter 14.226 religieuses réparties en 43 congrégations dans 1829 maisons; en 1830, il y en a 24.995 en 65 congrégations et dans 2.875 maisons; en 1846, 26.387 et 384 maisons nouvelles! Sur ce nombre il faut compter la moitié d'enseignantes, un quart à la fois hospitalières et enseignantes.

A première vue, cette multitude de fondations à but identique est déconcertante. Elle s'explique par la difficulté des communications [4] et par l'isolement dans lequel vivaient encore à cette époque les diverses provinces l'une par rapport à l'autre. Ajoutons-y la manie de certains fondateurs et l'histoire se répète à peu près toujours la même :

« Une pieuse fille se consacre, soit spontanément, soit sur le conseil d'un prê-

2. A. Garnier, *L'Eglise et l'éducation du peuple*, Paris, 1933, p. 273.
3. G. d'Avenel, *Le goût de l'instruction et son prix depuis trois siècles*, dans la *Revue des deux Mondes*, 15 août 1929, t. LII, p. 828.
4. *Ibid.*, p. 835 s.

tre, à l'éducation des enfants, à l'assistance aux malades et aux indigents; bientôt elle s'adjoint quelques compagnes attirées par son exemple; la châtelaine de l'endroit apporte son appui moral et financier, M. le Curé ses encouragements ou... ses entraves : un directeur de conscience, jésuite ou autre, apparaît à l'arrière-plan; bientôt la fondation s'affermit, on achète une maison; Monseigneur s'en mêle; pour obtenir sa sanction, il faut des règles, un costume, une supérieure responsable, un nom, un saint patron, un noviciat. Tout cela se cristallise peu à peu et un beau jour on est prêt à solliciter l'autorisation du Saint-Siège et du gouvernement : une congrégation est née[5] ».

Voilà l'histoire apparente : il n'y manque qu'une chose, le souffle de l'Esprit qui a tout animé. A propos de la béatification de Jeanne Anthide Thouret, G. Goyau voyait plus profond quand il résumait toute son œuvre en disant : « à telle date, sur tel point du monde, une grâce d'en-haut a mis en branle et marqué cette âme pour une élection toute spéciale, en vue d'un progrès du plan divin dans l'humanité et du progrès de l'humanité dans l'intelligence du plan divin[6] ». Pour accélérer le mouvement catéchistique, ce souffle passe sur toute la France.

Dans la seule région parisienne, il faut signaler les *Filles de la Charité,* les *Filles de la Croix,* les *Sœurs de saint Paul de Chartres,* les *Sœurs du Saint Enfant Jésus,* les *Chanoinesses régulières de saint Augustin,* les *Bernardines,* les *Bénédictines,* les *Dames du Sacré-Cœur,* la *Société de sainte Clotilde,* des *Religieuses de Nazareth,* de *la Providence,* de *la Compassion de la Sainte Vierge,* des *Sœurs du bon secours,* de *la Sainte Enfance*; j'en passe et sans doute d'excellentes où les anciennes se mêlent aux nouvelles. Ce serait justice de faire ici le tour de France pendant la Restauration et sous la monarchie de juillet[7]. A toutes ces saintes filles qui ont ainsi sacrifié leur vie

5. Berthier de Sauvigny, *La Restauration,* Paris, 1955, p. 424.

6. G. Goyau, *art. laud.*

7. Dans le Nord, les *Bernardines d'Esquermes* reviennent à leur monastère de Notre-Dame de la Plaine dès 1799 et travaillent dans l'ombre avant d'être officiellement autorisées le 5 mai 1827. L'abbé Détrez qui les dirige soutient aussi, à sa naissance, l'institut des *Filles de l'Enfant-Jésus.* Mgr Belmas, ex-constitutionnel, évêque de Cambrai, a beau susciter des ennuis de tout genre à l'abbé Debrabant : la congrégation de *la sainte Union des Sacrés-Cœurs* vivra et prospérera. Mgr Parisis considère l'œuvre de sainte Sophie Barat comme « l'un des grands événements du XIX[e] siècle ». A cette école de sainteté, le P. Varin a envoyé la Mère Julie Billiart qui fonde à Amiens la *Congrégation de Notre-Dame.* En Normandie réapparaissent les *Dames de Saint Maur* du P. Barré « dévouées à l'éducation de la jeunesse et à l'instruction gratuite des pauvres ». Sainte Julie Postel demande à ses *Pauvres Filles de la Miséricorde,* réfugiées à Octeville-la-Venelle, pour céder la place à Cherbourg aux *Sœurs de la Providence,* « de contribuer à réformer la société par sa base en se vouant à l'éducation chrétienne de la jeunesse ». A ses consœurs de Blaon (Calvados), Mère du Sacré-Cœur de Marie dira également : « Souvenez-vous que, sans les fillettes pauvres, je ne serais pas votre Mère, comme, sans elles, vous ne seriez pas les *Filles du Sacré-Cœur de Marie* ». A Séez, M. Bazin se console de ses déboires au séminaire auprès de ses *Sœurs de la Providence* tandis qu'à Saint-André

pour rendre à la France son âme chrétienne, il nous suffira de citer l'éloge peu suspect que, dans une lettre au ministre des cultes, Le Coz, ex-constitutionnel évêque de Besançon, décernait aux *Sœurs de la charité sous la protection de saint Vincent de Paul* : « Répandues dans les villes et les communes rurales de mon diocèse et des diocèses voisins, elles font partout un bien infini, soulageant les malheureux, visitant, soignant les malades, instruisant bien les petites filles ».

Compte tenu de tous ces éloges bien mérités, il importe à notre sujet de savoir ce que vaut la contribution de ces phalanges enseignantes au mouvement catéchistique du XIX^e^ siècle. Il ne faut ni la déprécier, ni la surfaire. Il est facile d'ironiser sur les coiffes et les

---

d'Echauffour, l'abbé Lafosse inspire à la Mère Dutertre l'*Institut de l'Education chrétienne*. Pour des religieuses du même nom, Jean-Marie de La Mennais connaîtra les contradictions de l'évêque de Saint-Brieuc; il n'en sera pas moins zélé auprès des *Ursulines* installées à Dinan, Lamballe et Lannion, des *Filles de la Croix* à Tréguier, et surtout des *Filles du Saint-Esprit*, les *Sœurs blanches*, si populaires en Bretagne encore aujourd'hui. Les *Religieuses de Sainte Marie de la Présentation*, à Broons, offrent le curieux exemple de six sœurs de la famille Lemarchand transposant leurs liens du sang en liens spirituels. Dans le même diocèse de Saint-Malo, à Créhen, pour les *Filles de la Sainte Famille*, M. Homery subit de la part du démon des sévices analogues à ceux du saint Curé d'Ars, son ami. L'abbé Dujarrié, curé de Ruillé s/Loir, que nous retrouverons plus loin, fonde les *Religieuses de la Providence* dont le « principal but est l'instruction de la jeunesse, surtout des pauvres ». Sous l'impulsion de M. Deshayes, les *Sœurs de la Sagesse* de Saint-Laurent s/Sèvre, ouvrent de nouvelles écoles dans dix-sept départements entre 1800 et 1830. Aux *Filles du Verbe incarné* correspondent à Vannes les *Sœurs du Père éternel* (du nom du couvent où elles sont installées). Dans le Morbihan encore, les *Filles de Jésus*, appelées plus souvent *Sœurs de Kermaria* trouvent les mêmes sympathies, ainsi que les *Sœurs du Sacré-Cœur* de Saint-Jacut. Les grands noms du bienheureux André Fournet et d'Elisabeth Bichier des Ages recouvrent les *Filles de la Croix*, dites *Sœurs de Saint André*. A Bordeaux, les Sœurs de Notre Dame, fondées par sainte Jeanne de Lestonnac, retrouvent leur ancienne renommée sans porter ombrage aux *Sœurs de la Doctrine chrétienne* de M^elle^ de Lamourous, ni aux *Filles de Marie* du P. Chaminade et de M^elle^ de Trenquelléon à Agen. Dans le midi de la France, « sous le nom de *Sœurs de l'Union*, beaucoup de petites communautés (sont) également fondées par des curés. Elles se composaient de quelques pieuses filles qui mettaient leur avoir en commun sans but très défini, et cherchaient dans la vie commune une garantie pour leur piété et la facilité de se consacrer à quelque apostolat, en particulier à l'instruction des enfants ». Après des débuts très modestes et une mise au point difficile, la sainte du Rouergue, Emilie de Rodat, voit ses *Sœurs de la Sainte Famille* parsemées dans une dizaine de diocèses du Sud-Ouest. A Toulouse, M. Garrigou fonde la *Congrégation de Notre Dame de la Compassion* et M. Vincent l'*Institut du saint Nom de Jésus*. Dans le Lot, « évêque et maire s'accordent pour louer les *Demoiselles de l'Ecole chrétienne* dites *Mirepoises* ou *Dames blanches* ». Les *Sœurs de Saint Joseph* d'Oullias se détachent du groupe de l'*Union* établi à Rudelles sous l'influence de Mgr de Pins. A Lyon, celui-ci rend leur pleine vitalité aux *Sœurs de Saint Charles* de M. Démia. Sous les mêmes noms, comment ne pas confondre les *Sœurs de Saint Joseph* où rayonne la grande figure de la Mère Chanay et que Mgr Devie installe dans quatorze maisons du diocèse de Belley, et les *Sœurs de Saint Joseph* de Saint-Flour qui viennent du Puy. Les *Sœurs de l'Enfant-Jésus* d'Aurillac et celles de Clavaisolles, les *Sœurs de la doctrine chrétienne* à Nancy, les *Sœurs*

robes de ces religieuses, sur leur piété fade et souvent sentimentale, sur leur crédulité et leurs engouements faciles, bref de les ranger une fois pour toutes dans la catégorie « bonne sœur » aux insuffisances notoires. Il ne faut pas cependant oublier qu'il y eut parmi elles des éducatrices de haute classe : sainte Madeleine-Sophie Barat, sainte Emilie de Rodat, et — « ce grand homme » — sainte Anne-Marie Javouhey ne sont pas les seules. Aucune d'elles, il faut le reconnaître, n'est diplômée d'un institut catéchétique et, à notre connaissance, n'a laissé de directives originales sur l'enseignement de la religion. Faut-il vanter uniquement leur dévoûment et parler d'un livre d'or aux pages ignorées? Ce serait oublier que, dans l'Eglise terrestre et dans ses plus belles œuvres, les misères voisinent souvent avec les merveilles. Le manque de formation intellectuelle, le recours aux déplacements et aux improvisations, l'esprit particulariste de communautés fermées, sont des déficiences évidentes qui deviendront fatales en fin de siècle. Pour l'heure, ce qui manque le plus, c'est l'unité de direction. Aucun évêque, aucun prêtre n'est là pour remédier à cette dispersion, à cette déperdition énorme de forces spirituelles et matérielles. Chacune de ces congrégations, voire chacune de ces maisons, s'organise au gré des circonstances. Dès lors, quelles sont les méthodes suivies? les horaires adoptés? les livres en usage? Pour les *Sœurs de la Doctrine chrétienne,* M. Mougenot a composé en 1842 une *Exposition du catéchisme de Nancy*; a-t-il eu des imitateurs [8]?

Il faudrait pouvoir donner une réponse précise à toutes ces questions pour évaluer à leur juste valeur les efforts tentés, les résultats obtenus, les lacunes subsistantes. Dans l'ensemble, on peut affirmer que, dans cet essor, il y eut un gain énorme, au prix d'efforts plus généreux qu'ordonnés.

Les congrégations de religieux.

On peut être plus précis quand on étudie les congrégations d'hommes. Elles sont moins nombreuses et plus déterminées; il y a moins à craindre cette similitude des noms, ces tentatives de fusions, ou ces scissions, qui rendent si obscure l'histoire des enseignantes. De plus, leurs fondateurs ont parfois laissé des directives, des avis, des conférences qui font maintenant partie d'une documentation catéchistique complète. Les statistiques de ces communautés naissantes laissent à désirer, il est vrai : l'attention de la grande histoire se porte plus facilement sur la restauration des Jésuites, des Dominicains et des Bénédictins. Mais, dès le début du XIXe siècle, on voit surgir en maintes provinces des instituts nouveaux dont le but spécifique est l'instruction chrétienne.

[8] E. Magnot, art. *Catéchisme*, dans *D.T.C.*, t. II, col. 1964.

Dans cette rénovation, Lyon est en première ligne, avec les *Clercs de saint Viateur* de Louis Querbes[9], les *Frères du Sacré-Cœur* d'André Coindre, les *Frères de la Croix de Jésus* de M. Bochard, les *Petits Frères de Marie* de Marcellin Champagnat. Tout proche, dans le diocèse de Belley, les *Frères de la Sainte Famille* sont fondés par le frère Taborin. On retrouvera plus loin les *Frères de saint Paul-trois-châteaux* de M. Fière, vicaire général de Valence, et les *Frères de Viviers* de M. Vernet, supérieur du grand séminaire. A Bordeaux, domine la grande figure de M. Chaminade et des *Marianistes*. Plusieurs instituts sont sous le patronage de saint Joseph : les *Frères de saint Joseph du Mans* de M. Dujarrié, de *saint Joseph d'Amiens* pour qui l'abbé Affre publie, en 1826, un *Traité des écoles primaires*. La flamme n'est donc pas éteinte. Parmi les foyers qu'elle ranime, on peut en signaler trois qui sont particulièrement actifs dans le mouvement catholique : les *Frères des écoles chrétiennes*, parce que, répondant à l'opinion publique qui les rappelle et assure leur prodigieuse expansion, ils renouent la tradition catéchistique; les *Frères de l'instruction chrétienne de Ploërmel*, à cause de la personnalité de leur fondateur, Jean-Marie de La Mennais et de leur rayonnement sur les autres instituts; les *petits Frères de Marie*, à cause de la sainteté de Marcellin Champagnat, de son expérience paroissiale et de son enseignement spirituel.

Les Frères des Ecoles chrétiennes.

A la veille de la Révolution, les fils de saint Jean-Baptiste de la Salle étaient incontestablement les grands éducateurs des enfants du peuple français. Ils étaient alors 920, répandus en 520 classes pour 35.713 élèves. La loi du 18 août 1792 prononça contre eux un arrêt de mort puisqu'elle supprimait les congrégations religieuses, « même celles qui, vouées à l'enseignement public, (avaient) bien mérité de la Patrie ». Ce fut la dispersion de tous les membres de l'institut : les uns prirent des emplois civils, d'autres ouvrirent des écoles privées avec la tolérance des municipalités, d'autres continuèrent leur tâche dans la clandestinité sous un habit laïque, d'autres enfin se réfugièrent en Italie autour du Frère Frumence. C'est à Rome qu'en 1803, le cardinal Fesch les découvrit et comprit aussitôt quel service ils pouvaient rendre à la cause impériale. D'accord avec Portalis, il les ramena à Lyon l'année suivante. En 1805, on les revit sous leur costume religieux légendaire. Ce fut dans tout le pays un cri de l'opinion publique; en décembre, trente-six villes les demandaient au ministère des cultes pour leurs écoles. Pour répondre à cet appel national, le Frère Frumence déploya des prodiges d'activité, rassemblant les membres dispersés, fondant des noviciats à Lyon puis à Toulouse, organisant une restauration de l'Institut qui menaçait de lui être fatale par son succès même. A partir de 1806, cet essor prend des proportions qui dépassent ses moyens.

De toutes les villes, on réclame des « Frères ignorantins » pour l'éducation primaire des enfants. L'archevêque de Lyon n'est pas le seul à s'en féliciter. Des

9. Voir mon article sur *Louis Querbes* dans *N.R.Th.*, 1959, pp. 696-720.

inspecteurs généraux, comme Budan et Petitot, rendent le même témoignage : ils parlent de dix-huit maîtres faisant la classe à près de 3.000 élèves et ils ajoutent : « il n'y a qu'une seule voix sur leur conduite et sur leurs succès dans l'enseignement qui leur est confié. On remarque que les enfants de la classe du peuple qui suivent leurs écoles, acquièrent d'excellents principes de religion, se *distinguant par leur décence et leur douceur* et *sachant très bien lire, écrire et* compter [10] ». En 1808, un décret les incorpore à l'Université impériale. En 1811, « l'Institut comprenait 274 frères dont 203 seulement employés dans les écoles... Ils avaient 42 maisons... Le nombre des élèves instruits par chaque frère était en moyenne de 60 à 80 [11] ». Après la chute de l'Empire, l'expansion continue de plus belle sous la direction du Frère Gerbaud. « A cette époque, on les réclame dans 132 villes... En trois ans (1815-1818), le nombre de leurs écoles s'est élevé de 60 à 142; elles sont tenues par 419 frères, enseignant 25.000 élèves. Pour Paris, le préfet de la Seine accusait 20 écoles, dirigées par 49 frères et contenant plus de 3.000 élèves [12] ». Malgré les difficultés soulevées par l'opposition libérale, sous les ministères Laîné et Decazes, à propos de l'enseignement mutuel et des brevets individuels, « au début de 1830, l'Institut des Frères comptait 1420 membres, occupant 380 écoles dans 327 maisons, avec 1014 classes et 86.998 élèves. A Paris, il avait pu répondre aux espérances du conseil municipal et établir 29 écoles gratuites, réparties entre tous les arrondissements [13] ».

L'appoint que les Frères des Ecoles chrétiennes apportent au renouveau catholique ne provient pas seulement de la multiplication de leurs établissements; plus encore, il est dû au fait qu'ils renouent la tradition pastorale dans un de ses secteurs les plus importants. Fidèles aux enseignements de leur Fondateur qui en est l'un des maîtres au siècle précédent, ils reprennent les lignes principales de sa pédagogie essentiellement chrétienne et assurent ainsi l'évangélisation des enfants du peuple. A cette fin, ils propagent ses grandes œuvres : les éditions de la *Conduite des écoles chrétiennes* et des *Devoirs d'un chrétien* se renouvellent et se multiplient. Ces trésors de famille, qui sont devenus des trésors d'Eglise, vont mettre sur l'enseignement du catéchisme une empreinte très marquée. Aujourd'hui encore, si certaines pages sont fastidieuses, l'âme de vérité qu'on y découvre n'a rien perdu de son élan et de sa force. Dans ces deux livres qui se complètent, saint Jean-Baptiste de La Salle donne à ses fils un guide pratique — le chapitre IX de la *Conduite* — et un guide théologique — les *Devoirs d'un chrétien*.

Le but du premier ouvrage est tout pragmatique (les titres des chapitres le montrent suffisamment). Rien n'est laissé au hasard ni à l'improvisation : le temps à consacrer au catéchisme, une demi-heure par jour; la manière d'interroger, par plusieurs demandes et sous-demandes courtes, claires, certaines et adaptées au niveau moyen des écoliers; la manière de susciter et de retenir l'attention, « choisissant une histoire que les écoliers puissent goûter et (rapportée)

10. Cité par A. Garnier, *op. cit.*, p. 9.
11. *Ibid.*, p. 10.
12. *Ibid.*, p. 12.
13. *Ibid.*, p. 24.

d'une manière qui la leur puisse faire agréer et renouveler l'attention et avec des circonstances qui les puissent empêcher de s'ennuyer [14] » ; une activité dirigée — « Les écoliers s'assembleront, pendant la demi-heure qui précède le temps du catéchisme, et, pendant qu'ils s'assembleront, ils s'interrogeront l'un l'autre, deux ensemble, sur le catéchisme du diocèse, comme dans les répétitions qui se font pendant le déjeuner et le goûter. Le maître aura soin de marquer ceux qui devront interroger et répéter le catéchisme pendant ce temps [15] ». — L'article VI, qui prévoit la présence d'externes aux catéchismes du dimanche et des fêtes, n'est-il pas une preuve de la valeur et de la popularité du catéchisme des Frères et le gage des catéchismes de persévérance qui tiendront une si grande place dans la catéchèse du XIX[e] siècle? Enfin, le rappel des responsabilités :

« Les maîtres auront un si grand soin de l'instruction de tous leurs écoliers qu'ils n'en laisseront pas un seul dans l'ignorance, au moins des choses qu'un chrétien est obligé de savoir, tant pour la doctrine que pour la pratique, et afin qu'ils ne négligent pas un point d'une si grande importance, ils considéreront souvent avec attention qu'ils rendront compte à Dieu et qu'ils seront coupables devant lui de l'ignorance des enfants qui auront été sous leur conduite et des péchés dans lesquels cette ignorance les aura engagés. Si ceux qui en auront été chargés ne se sont point appliqués avec assez de soin à les retirer de leur ignorance et qu'il n'y aura rien sur quoi Dieu les examinera et les jugera avec plus de rigueur que sur ce point [16]. »

L'autre source de pédagogie lassallienne qui rejaillit au XIX[e] siècle est renfermée dans les *Devoirs d'un chrétien*. Ce gros ouvrage est la Somme théologique des Frères des Ecoles chrétiennes, leur livre de fond le plus caractéristique et le plus complet. Ce copieux manuel qui, en deux cents ans, a été au moins 257 fois réédité ou réimprimé, compte trois volumes. Le premier est une exposition « en discours suivi » de la doctrine catholique. Après trois sections sur la foi, viennent les différents mystères de la Trinité, de la création et de la rédemption des hommes, un abrégé très expressif de la vie de Notre Seigneur, le mystère de l'Eglise qu'il définit « la société de tous les fidèles tant vivants que morts, qui sont tous unis en Jésus-Christ [17]. » Comme la foi nous fait connaître Dieu, la charité nous le fait aimer : tout le second traité nous le fait comprendre en exposant les commandements de Dieu et de l'Eglise, les péchés, les vertus chrétiennes et les conseils évangéliques. La seconde partie étudie les sept sacrements et la prière en elle-même et en ses différentes manières.

Le second volume reprend tout le contenu du précédent mais sous forme de catéchisme, par demandes et réponses. C'est une heureuse adaptation didactique. Le tome III est, somme toute, un ouvrage indépendant. Il est intitulé : *Du culte extérieur et public que les chrétiens sont obligés de rendre à Dieu et des moyens de le lui rendre*. C'est un traité de liturgie où sont développés quelques chapitres du second volume sur la prière. L'auteur décrit « les exercices publics de la religion chrétienne (messe paroissiale, office divin, processions, confréries, pèlerinages), les cérémonies qui s'y joignent (bénédictions de l'Eglise, de l'eau, du pain, des cierges, des cendres, de l'encens, prône, baiser de paix, adoration de la Croix) ; les temps et les fêtes de l'année chrétienne [18].

14. Saint Jean-Baptiste de La Salle, *Conduite des écoles chrétiennes*, éd. Fr. Anselme, Paris, 1951, p. 102.
15. *Ibid.*, p. 105.
16. *Ibid.*, p. 102 s.
17. Saint Jean-Baptiste de La Salle, *Devoirs d'un chrétien*, Paris, 1779, p. 61.
18. G. Rigault, *Histoire générale de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes*, Paris, 1937, t. I, p. 541.

« Mais l'esprit de saint Jean-Baptiste de La Salle ne souffle pas seulement dans son œuvre ; rien qu'en France, pendant la première moitié du XIXe siècle surgissent douze congrégations de Frères enseignants et de nombreuses congrégations de Sœurs vouées à l'éducation des enfants, qui toutes s'inspirent plus ou moins de ses règles et de ses méthodes [19]. »

Le mouvement de Bretagne et son extension.

La Bretagne est la première province de France à recueillir l'héritage catéchistique du grand pédagogue de Reims. Dans cette perspective, s'explique la fondation des *Frères de l'Instruction chrétienne*. En ses premières origines, elle est l'œuvre commune de Jean-Marie de La Mennais et de Gabriel Deshayes. L'un et l'autre commencent par lancer un long appel au Frère Gerbaud et c'est à sa suite qu'ils entendent créer leurs institutions bretonnes. C'est en 1817 que le vicaire général de Saint-Brieuc lui fait une première demande, d'abord sans résultat. Hanté par le péril de la propagande de l'enseignement lancastérien, il revient à la charge et obtient l'aide de trois Lassalliens dont il paye les frais de pension et d'installation. Trois jeunes bretons se joignirent à eux ; ils seront les premiers « petits Frères ».

Une histoire semblable s'était déroulée quelques années auparavant à Auray. En 1811, le recteur de la paroisse, M. Deshayes, s'était adressé avec la même instance et la même offre pécuniaire au F. Gerbaud qui lui avait envoyé trois de ses bons sujets pour former d'autres jeunes gens. L'un de ceux-ci en a gardé toujours le souvenir : « Pendant le cours de l'année, plusieurs se rendaient au Maniguen, pour apprendre à faire la classe, car la volonté du P. Deshayes était que, dans l'enseignement, nous suivissions la méthode des Frères des Ecoles chrétiennes [20] ».

Les débuts furent pénibles à Saint-Brieuc comme à Auray et les fils de saint J. B. de La Salle ne pouvaient parer à toutes les difficultés de l'heure. Leurs règles leur interdisait d'être moins de trois par commune ; faute d'écoles normales, ils ne pouvaient former des instituteurs pour les villages. En juin 1819, M. de La Mennais et M. Deshayes se rencontrèrent à Saint-Brieuc et, de la ressemblance de leurs aspirations et de leurs expériences, conclurent à la nécessité d'unir leurs œuvres.

« Le traité que nous fîmes alors, écrira plus tard M. Deshayes, peut être regardé comme le monument de la plus extrême déraison dont deux hommes sont capables. Il fut convenu que nous régnerions tous deux, avec des droits égaux, sur toutes nos maisons, que chacun fournirait des frères aux établissements qu'il

19. Fr. Anselme, Introduction à la *Conduite*..., p. 9 s.
20. Mgr Laveille, *Jean-Marie de La Mennais*. Paris, 1903, t. I, p. 332, note.

aurait fondés ou qu'il fonderait à l'avenir, et que le survivant deviendrait chef et propriétaire du local. Cette même charte obligeait chaque frère à une obéissance absolue envers Messieurs les deux supérieurs, sans prévoir même le cas où nous donnerions des ordres contradictoires. Ce gouvernement à deux était la conception la plus extravagante et la moins pratique; mais, comme les deux fondateurs se convenaient admirablement l'un l'autre sous tous rapports, et qu'ils s'aimaient, tout alla à merveille [21]. »

Le trait d'union de cette fondation jumelle fut la tradition lassallienne. « On s'en tint d'abord à un simple règlement inspiré de la *Règle du gouvernement des Frères des Ecoles chrétiennes* [22] ». A la première retraite commune qui eut lieu à Auray en septembre 1820, les deux supérieurs imposèrent à leurs disciples le nom de *Frères de l'Instruction chrétienne* et pour devise : « Dieu seul ».

L'année 1821 eût pu être fatale à l'Institut naissant. Brusquement, M. Deshayes quitte le sanctuaire de Sainte-Anne pour Saint-Laurent-sur-Sèvres où il ranime l'œuvre de saint Grignion de Montfort. Cette dispersion ne fut pas une rupture. Sans doute il y eut bientôt deux groupes distincts, les Frères de Ploërmel et les Frères de saint Gabriel, mais J. M. de La Mennais et M. Deshayes conservèrent le titre et le rôle de supérieurs. Chaque année, tous deux présidèrent la retraite des Frères de Bretagne. En juillet 1823, elle eut lieu à Josselin dans une maison des Sœurs de la Sagesse et en 1824 le noviciat fut transféré à Ploërmel. Après plusieurs années où les établissements se multiplièrent en Bretagne avec des succès et des échecs, mais toujours avec les mêmes vertus héroïques, les deux fondateurs signèrent en août 1839 de nouveaux statuts d'après lesquels leur successeur dans le supériorat serait un Frère. De ce travail sortit le *Recueil à l'usage des Frères de l'Instruction chrétienne.*

Suivant toujours les mêmes directives héritées du XVII[e] siècle, J. M. de La Mennais veut que ses fils fassent de la *Conduite des Ecoles* leur livre de chevet. Pour lui comme pour le saint rémois, l'éducation est avant tout la formation chrétienne des âmes. « Mes écoles ont été instituées pour faire connaître Jésus-Christ ». L'instruction religieuse y tient la première place. Les novices de Ploërmel y consacrent deux heures par jour et leurs directeurs doivent avoir en mains les *Devoirs d'un chrétien.* En attendant le *Guide de l'instituteur chrétien,* « pour les former à ce ministère presque sacerdotal, M. de La Mennais les oblige à relire sans cesse la *Conduite des écoles* de M. de La Salle [23] ». « Conformez-vous exactement, leur dit-il, à ce qui y est marqué pour la tenue des classes. Si des circonstances particulières ou des convenances locales semblent exiger qu'on la modifie en quelque point, consultez le supérieur et n'agissez que d'après sa permission expresse ». Plus tard, il fera à l'usage des siens une nouvelle édition des *Devoirs d'un chrétien* où il supprimera quelques naïvetés dont certains es-

21. *Ibid.*, p. 335.
22. *Ibid.*, p. 343.
23. *Ibid.*, t. II, p. 19.

prits voulaient se scandaliser [21] ». Il l'annonce en ces termes au Fr. Cyprien : « Le *Devoir* a paru... C'est, je crois, un ouvrage bien fait et même le meilleur qui existe en ce genre : j'ai tenu à ce qu'on n'y ajoute aucun livre; cela eût fait une disparate [25] », et au Fr. Polycarpe : « Tous les passages qu'on avait critiqués dans l'ancien *Devoir* ont été changés; il n'y a pas maintenant de meilleure explication du catéchisme que cet ouvrage de M. de La Salle et j'y tiens à cause de cela et aussi à cause de son auteur [26] ».

Par la volonté expresse de leur fondateur, les Frères de Ploërmel sont donc bien dans la tradition catéchistique des Frères des Ecoles chrétiennes. Cette fusion des pédagogies mennaisienne et lassallienne va favoriser leur extraordinaire rayonnement à travers la France pendant tout le XIXe siècle.

Cette expansion ne doit pas seulement s'entendre de la multiplication des maisons des Frères en Bretagne; il faut aussi considérer l'action exercée par J. M. de La Mennais sur les autres instituts enseignants de ce temps et les services qu'il leur a rendus. Sa correspondance révèle le nombre considérable de diocèses qui appellent l'aide de ses disciples.

« De 1830 à 1845, les demandes de ce genre pleuvent de presque tous les diocèses à Ploërmel. C'est M. Germain, chanoine et missionnaire de Clermont, qui réclame, au nom de l'évêque, l'établissement d'un noviciat de Frères bretons dans la ville épiscopale. Mêmes instances de la part des autorités ecclésiastiques de Saint-Flour, de Troyes, d'Autun, de Châlons, de Bordeaux et de Langres. La réponse est toujours la même : les Frères sont trop peu nombreux pour répondre à tous les besoins de la Bretagne; et puis, jusqu'à nouvel ordre, l'institut a besoin de la direction immédiate du fondateur [27] ». Parfois son refus se nuance d'une leçon discrète. Ainsi à M. Dupuch, vicaire général, il écrit : « Vous avez déjà des Frères dans le diocèse de Bordeaux : ceux des Ecoles chrétiennes et ceux de Marie. Est-ce que ces derniers, dont on parle avec éloge, ne pourraient faire ce que nous ferions? N'y a-t-il pas des inconvénients à multiplier des congrégations du même genre, dans un temps surtout où les sujets sont si rares et les aumônes si faibles [28] ? » Le plus souvent, les solliciteurs viennent à Ploërmel prendre sur place le modèle de l'institut de l'instruction chrétienne. Ainsi, sous une forme ou sous une autre, on retrouve l'influence mennaisienne dans l'institut des *Frères de saint Joseph* fondé par M. Dujarrié, bientôt revigoré par M. Moreau sous le nom de *Frères de la Sainte Croix* du Mans.

La même histoire se renouvelle pour les *Frères de la doctrine chrétienne* de Nancy. Ils avaient été fondés par dom Fréchard à qui J. M. de La Mennais avait envoyé en 1837 un maître des novices et quelques postulants bretons. A sa mort, son œuvre fut reprise par M. Baillard à Sion-Vandémont. Elle végétait encore quand celui-ci mourut. L'intervention de M. Griselle la sauva : il fit le voyage de Bretagne, prit leçon auprès de J. M. de La Mennais et appliqua

24. *Ibid.*, p. 20.
25. Fr. Symphorien Auguste, *A travers la correspondance de l'abbé Jean-Marie de La Mennais*, h.c., 1958, t. VI, p. 260.
26. *Ibid.*, p. 175.
27. Cité par Mgr Laveille, *op. cit.*, t. II, p. 151.
28. *Ibid.*, p. 155.

ses règlements et constitutions. C'est ainsi que l'idée bretonne s'implanta en Lorraine.

Parfois, il faut le dire aussi, les pourparlers entamés n'ont pas de suite. Ainsi les arrangements pris avec Mgr Dupont-Poursat, évêque de Coutances, en 1830, furent abandonnés mais ils aboutirent en 1842 à l'institut des Frères de Montebourg, fondé par M. Delamare, son vicaire général. L'essai de Chezal-Benoît, en Berry, qui paraissait plein d'espoir avec M. Dubouchat, fut abandonné. Les lettres échangées entre J. M. de La Mennais et M. Mazelier, fondateur des *Frères de Saint-Paul-trois-Châteaux* constitue un des dossiers les plus intéressants pour connaître la vie des Frères de Ploërmel. Sentant péricliter l'œuvre à laquelle il se dévouait depuis 1821, le prêtre dauphinois eut voulu la fusionner avec l'institut breton. Il multiplia les questionnaires et les avances. Le fondateur de Ploërmel prodigua les conseils, mais il eut le courage de résister aux instances de celui qui était devenu l'un de ses meilleurs amis. Dans le diocèse d'Auch, Mgr de la Croix d'Azolette obtint un secours plus efficace après un voyage à Ploërmel en 1849. Ses démarches aboutirent à la fondation des Frères de Gascogne. Telle fut, jusque dans le Midi, la contribution apportée par l'institut de J. M. de La Mennais à la restauration catholique. Par lui, le catéchisme de saint J. B. de La Salle, contenu dans le tome I des *Devoirs d'un chrétien*, continuait son chemin dans les âmes.

Le mouvement lyonnais : les Petits Frères de Marie.

Dans un article précédent, nous n'avons pas hésité à ranger, malgré ses lacunes, le saint curé d'Ars parmi les grands catéchistes de son temps. Ainsi, parmi les institutions scolaires qui soutiennent le mieux l'instruction chrétienne de cette époque, il nous plaît de mettre en relief la *Société des Petits Frères de Marie*. De toutes les fondations lyonnaises, c'est celle qui, après des débuts pénibles, a pris le plus grand développement et reste, encore aujourd'hui, la plus prospère. Sous les signes divins de l'humilité et de la charité, elle garde la marque de son fondateur, le bienheureux Marcellin Champagnat.

Compagnon de J. M. Vianney au séminaire Saint-Irénée, il est son émule en austérité et en sainteté, partageant ses déficiences humaines de vocation tardive. Peu de temps après son ordination, en 1816, il est nommé vicaire à La Valla, paroisse de montagne près de Saint-Chamond. Il est alors âgé de vingt-sept ans ; sa santé est très robuste et si ses moyens intellectuels sont limités, ils sont compensés par un solide bon sens, un don de sympathie remarquable et une vertu peu commune. C'est dans l'exercice de son ministère qu'il découvre sa vocation de fondateur. Appelé auprès d'un enfant mourant, il a grand'peine à le confesser ; il touche du doigt la grande misère de l'ignorance religieuse. Il sait par expérience ce qu'il en coûte à un campagnard pour apprendre ; il est convaincu que seuls les prêtres ne suffiront plus pour l'évangélisation des milieux abandonnés, et il répète que, pour un travail d'éducation populaire, il faut des Frères. Sans doute ceux des Ecoles chrétiennes sont là mais on les demande partout et ils se diri-

gent vers les villes. Comment viendraient-ils dans ces gorges du mont Pilat où 2.000 habitants sont dispersés dans les vallées et où 50 maisons seulement se blottissent autour du clocher? Avec la subime imprévoyance des saints, l'abbé Champagnat s'improvise éducateur.

Avec deux jeunes paysans de même courage, il recueille une douzaine d'enfants à qui il apprend à lire et à écrire et à qui il fait le catéchisme. « L'établissement de cette nouvelle école ne (coûte) guère au curé de la paroisse. Pour local scolaire, une grange; pour asile personnel, le dortoir des écoliers; pour ordinaire, les pommes de terre et le fromage qui formaient le menu quotidien [29] ». Cette étrange initiative n'en attire pas moins la contradiction sur le vicaire de La Valla. Elle vient d'abord des presbytères voisins, elle monte jusqu'à M. Bochard, le fondateur ombrageux des *Frères de la Croix*. M. Courbon et M. Gardette, qui ont connu de plus près M. Champagnat, jugent avec plus de bienveillance son entreprise. En 1824, arrive à Lyon, comme administrateur du diocèse, Mgr de Pins qui se prononce dans le même sens : « Je vous permets, dit-il au vicaire de La Valla, de donner un costume religieux à vos frères et même de leur faire émettre des vœux, car il n'y a que cela qui puisse les attacher irrévocablement à leur vocation. Au reste, puisque votre maison est trop petite, il faut en bâtir une autre, je vous aiderai pour cette construction [30] ». Sur cette promesse, M. Champagnat jeta son dévolu sur le val de l'Hermitage. Pour son malheur, il se lia avec un prêtre douteux, M. Courveille, qui, en 1816, avait pris l'initiative d'une société de Marie où il entendait bien jouer son rôle. Pour l'heure, il devint copropriétaire des maisons de La Valla et de l'Hermitage. Les *Petits Frères de Marie* accueillirent ce nouveau venu avec respect mais sans grande confiance. La jalousie s'en mêla et de nouvelles plaintes contre M. Champagnat parvinrent à l'administration diocésaine. A la fin de 1826, un scandale compromit le dénonciateur qui se réfugia à la Trappe d'Aiguebelle. Sa chute entraîna la défection de plusieurs religieux. Mais ces crises terribles ne tarirent pas les vocations et de nouvelles maisons furent fondées. A celles de Marlhes, Le Bessat, Tarentaise, Bourg-Argental, déjà anciennes, s'ajoutent celles de Neuville-sur-Saône, Saint-Paul-en-Jarret et Mornant. En 1827, s'ouvrent Saint-Symphorien-d'Ozon et Vallebenoîte. Les difficultés ne manquent pas à l'intérieur des écoles tenues par des sujets trop hâtivement formés. Un peu à la fois, elles s'organisent, mais jusqu'à la mort du fondateur, l'autorisation légale leur fera défaut. Pour notre sujet, ces déboires de M. Champagnat offrent peu d'intérêt.

Pour apprécier son œuvre catéchistique, il importe davantage de connaître ses principes d'éducation chrétienne. Ses conférences pédagogiques, ses avis spirituels, recueillis par ses auditeurs, nous renseignent abondamment. On n'y trouve pas sans doute des directives aussi complètes que dans les écrits personnels de saint J. B. de La Salle ni même que dans le *Directoire* du P. Querbes. Son exposé est assez net pour qu'on puisse comprendre le rôle joué par la Société de Marie dans la catéchèse de l'enfance au XIX[e] siècle.

Le bienheureux veut tout d'abord que pour ses Petits Frères, le catéchisme ne soit pas un simple enseignement, mais une parole de vie :

29. Mgr Laveille, *Marcellin Champagnat*, Paris, 1925, p. 108.
30. *Ibid.*, p. 139.

« Un frère ne doit rien tant désirer que d'être un bon catéchiste; car c'est là sa fonction principale et le but de sa vocation.

Il y a plusieurs manières de faire le catéchisme, c'est-à-dire d'enseigner les vérités du salut et de porter au bien les enfants et les autres personnes. C'est bien faire le catéchisme que de prier beaucoup pour les enfants qui nous sont confiés, pour la conversion des pécheurs et des infidèles. C'est bien faire le catéchisme que de donner toujours le bon exemple et de se montrer partout un modèle de piété, de régularité, de modestie et de charité.

Ces deux manières de faire le catéchisme, outre qu'elles conviennent à tous les Frères, dans quelque emploi qu'ils se trouvent, et quels que soient leurs talents et leur capacité sont plus efficaces et plus faciles que celle qui consiste à expliquer la doctrine chrétienne aux enfants. Elles sont plus efficaces parce que la grâce, qui est l'unique chose absolument nécessaire pour procurer le salut de l'homme, s'obtient plus sûrement par la prière et la sainteté de la vie que par tout autre moyen; elles sont plus faciles, parce qu'on peut prier et pratiquer la vertu en tous temps et en tous lieux [31]. »

Cette préparation lointaine et habituelle ne supprime pas pour autant la préparation professionnelle :

« Elle consiste : 1°) à apprendre par cœur ou du moins à lire très attentivement et avec réflexion, la leçon que l'on doit expliquer; 2°) à noter les points les plus importants, sur lesquels il faut attirer particulièrement l'attention des enfants; 3°) à prévoir les questions que l'on pourra faire sur ces points, les enchaînant les uns aux autres, de manière à développer méthodiquement les explications et à les faire saisir par les plus humbles intelligences; 4°) à préparer les traits d'histoire et les comparaisons propres à éclairer et à confirmer les explications; 5°) à déterminer à l'avance les pratiques que l'on doit suggérer à la fin de chaque instruction [32]. »

« Ce serait une chose honteuse dans un religieux instituteur, que de ne pas connaître suffisamment la religion : ce serait un vrai scandale, s'il était moins capable d'enseigner le catéchisme que les autres sciences. Un Frère ne peut négliger l'étude du catéchisme sans se rendre coupable, parce que le fruit de ses instructions sera toujours en rapport avec les soins qu'il aura apportés à les préparer. D'où il suit que faire le catéchisme sans préparation, c'est le rendre à peu près inutile.

La négligence à étudier le catéchisme, disait-il un jour, est une faute qui entraîne de graves conséquences. D'abord c'est se mettre dans le cas de ne jamais connaître soi-même la religion et de n'être toute sa vie qu'un homme superficiel; c'est scandaliser ses Frères et manquer à sa règle; ensuite c'est se mettre dans l'impossibilité de donner aux enfants une instruction religieuse convenable. C'est enfin abandonner le but de l'Institut, et rendre les écoles toutes laïques. En un mot, c'est manquer au plus important devoir d'un instituteur, qui est de donner avant tout l'enseignement religieux et l'éducation chrétienne aux enfants.

Réfléchit-on sur ces conséquences fatales, quand on néglige d'étudier le catéchisme? Si l'on y pensait, on trouverait rarement une raison légitime pour s'en exempter. Quelques-uns disent que le temps leur manque : vaine excuse, puisqu'ils en trouvent pour étudier les autres sciences, pour faire plusieurs choses moins nécessaires, quelquefois même pour s'amuser. Et puis, le temps ne peut

31. Fr. Jean-Baptiste, *Le vénérable Marcellin Champagnat*, Paris, 1931, p. 138.

32. Cité par Mgr Laveille, *op. cit.*, p. 296 s.

pas vous manquer, puisque dans votre règle vous avez une heure consacrée à cette étude. D'autres allèguent pour excuse qu'ils ont lu plusieurs catéchismes. L'étude de la religion ne consiste pas seulement dans la lecture de ces sortes d'ouvrages, mais encore dans la lecture assidue des livres ascétiques, de la vie des saints, de l'histoire de la religion et autres ouvrages analogues, car son domaine est immense [33]. »

Quand l'enseignement primaire fut plus développé, certains Petits Frères demandèrent de suivre l'exemple des Frères des Ecoles chrétiennes et de se contenter d'une demi-heure de catéchisme par jour, M. Champagnat leur fit remarquer les besoins que créait la situation religieuse présente :

« Aujourd'hui les choses sont malheureusement bien changées; les parents, pour la plupart, ne connaissent ni ne pratiquent la religion; ils sont entièrement livrés au soin de leurs affaires temporelles, et ne s'occupent pas de l'éducation de leurs enfants; ils se reposent totalement sur vous de ce soin. Il est donc nécessaire, dans le temps où nous vivons, de faire plus souvent le catéchisme dans les écoles qu'on ne l'y faisait autrefois.

Ensuite, nous n'avons pas les enfants autant de temps que les Frères des Ecoles chrétiennes. Dans les villes les enfants viennent plus jeunes à l'école; ils y viennent plus longtemps et plus assidûment. En outre, ils sont ordinairement plus intelligents, et étant habitués à parler français, ils comprennent beaucoup mieux les instructions. Quant à nous, nos écoles étant presque toutes dans les campagnes, nous n'avons les enfants que quelques mois de l'année; souvent, ils sont déjà grands quand on nous les envoie, et, dès qu'ils peuvent travailler, on les retire. Il est donc nécessaire que nous profitions du peu de temps que nous les avons, pour les instruire suffisamment des vérités du salut [34]. »

Ces citations où domine le ton parénétique permettent de saisir dans quel esprit les Petits Frères de Marie ont travaillé à la restauration catholique. Moins originale que celle du P. Querbes en son dessein pastoral, moins puissante que celle de Jean-Marie de La Mennais, moins profonde que celle de saint J. B. de La Salle, l'œuvre du bienheureux M. Champagnat s'inscrit dans le courant d'idées qui, pendant la première moitié du XIX[e] siècle, tend à relever la fonction de catéchiste dans l'Eglise de France. Mais, dans les luttes pour la liberté de l'enseignement et par suite de la grande misère de l'enseignement primaire, cette rénovation catéchistique ne tarde pas à s'insérer dans le cadre de l'instruction scolaire. D'où le double danger que M. Champagnat avait si bien discerné et contre lequel il avait lutté : à l'extérieur, le danger de l'opposition libérale; à l'intérieur, la tentation de faire de la classe de catéchisme une classe ordinaire comme celle de grammaire ou de géographie. A ces contradictions, faut-il ajouter les difficultés de la Société de Marie à laquelle il garde toujours fidélité?

33. Cité par Fr. Jean-Baptiste, *op. cit.*, p. 472.
34. *Ibid.*, p. 564 s.

Le développement trop rapide de sa congrégation ne fut pas non plus sans inconvénient. Quand, en 1840, il mourut, à l'âge de cinquante et un ans, elle comptait environ 300 frères répartis dans 45 maisons; un siècle plus tard, 9.000 membres dispersés dans 700 établissements. Le grain de sénevé, jeté en terre à La Valla par le bienheureux Marcellin Champagnat, est devenu dans l'Eglise universelle un grand arbre qui porte toujours de bons fruits dans le champ de la pastorale de l'enfance.

Un tournant du mouvement catéchistique : les œuvres de jeunesse.

Si nombreuses et si bienfaisantes qu'elles aient été pour l'initiation chrétienne des enfants, les fondations scolaires ne sont pas le seul soutien du mouvement catéchistique au XIX[e] siècle. Dans la perspective de l'évolution pastorale, il faut y ajouter les œuvres de jeunesse. Elles donnent un rythme nouveau à la formation des esprits et des consciences, elles marquent un tournant du catholicisme français.

L'initiateur caché : M. Allemand.

De cette évolution dans l'histoire du catéchisme en France, le premier témoin est un initiateur caché qui donne le branle plus par son action personnelle que par son enseignement, M. Allemand, un prêtre de Marseille qui recueille l'héritage spirituel des Prêtres du Sacré-Cœur (ou du Bon Pasteur). Son nom reste lié à leur œuvre de la jeunesse qu'il reprend en mains en 1797, bientôt protégé d'ailleurs par le nouvel archevêque concordataire d'Aix-Arles, Mgr Champion de Cicé. Les débuts sont modestes : quatre jeunes gens seulement qui se réunissent dans la chambre du saint prêtre avec qui, entre deux parties de jeu, ils parlent de perfection chrétienne. En 1802, ils sont vingt et en 1805, ils inspirent la méfiance à la police impériale qui croit découvrir dans leur groupe une branche de la Congrégation. « Ici, on joue et on prie » explique le fondateur. En 1815, l'œuvre reprend son essor avec quatre-vingts jeunes gens et en 1820, elle s'installe au quartier de la Croix de Reynier. Pour ses disciples, M. Allemand est exigeant, sévère même. Il veut former une école des cadres, découvrir des élites, diriger les consciences et appliquer les plus grands à l'apostolat des plus petits. Il y consacre sa vie tout entière. « Un père de la jeunesse, dit-il, doit être comme un chien à l'attache : il faut qu'il soit là sans cesse pour attendre les jeunes gens ».

Son catéchisme est marqué de tendances ascétiques, parfois rigoristes. Il y prêche surtout les vertus d'humilité, de mortification, de détachement et de sacrifice.

« Il avait composé, par demandes et réponses, pour certains jeunes gens qui

arrivaient dans l'Œuvre sans être assez instruits sur la religion un abrégé de tout ce qu'il y a d'essentiel à savoir [35]. » Ainsi, « ce prêtre qui apparemment n'avait rien d'un chef, a été capable de créer une œuvre de profonde éducation chrétienne dont l'esprit suscitera les initiatives des abbés Timon-David et Foulques, les Francs-Bourgeois, et finalement les patronages. Si la formule sent « le vase clos », le souci premier de conservation et de préservation, elle donne cependant une base solide où viendra facilement s'insérer une perspective plus ouverte et plus conquérante [36]. »

Un maître de pédagogie surnaturelle : le P. Timon-David.

La petite source que M. Allemand avait fait jaillir devient dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, un fleuve puissant sous l'influence de M. Timon-David. Par la richesse surnaturelle de son âme et son dévoûment éclairé, par sa vocation personnelle et sa longue expérience, par son action et par ses écrits, il incarne un nouveau type de pasteur dans l'Eglise, celui de directeur d'œuvres. A première vue, ces œuvres de jeunesse apparaissent plutôt comme des suppléances que comme des progrès, des innovations plutôt que des traditions, des remèdes plutôt que des institutions organiques. Mais au XIX[e] siècle, l'Eglise les enclôt dans sa tradition pastorale, elle se les assimile dans un équilibre où la grâce divine pénètre dans les âmes par de nouveaux moules humains. Dans cette nouveauté, « bien plus qu'une pensée, dit très judicieusement le P. Sauvagnac, Timon-David nous livre une expérience, et, pour mieux dire, une tranche de la vie de l'Eglise [37] ».

C'est toute l'éducation chrétienne qui est repensée sur un nouveau plan. A la première page de sa *Méthode de direction des œuvres de jeunesse*, écrite en 1858, Timon-David s'en explique très nettement :

35. P. Gaduel, *Jean-Joseph Allemand*, Paris, 1934, p. 176.

36. R. Hamel, s.v., dans *Catholicisme*, t. I, col. 331.

37. R. Sauvagnac, *Nature et surnaturel dans l'éducation chrétienne*, Oran, 1953, p. 231. Dans notre exposé, nous suivons les idées essentielles de cette thèse soutenue à l'Institut catholique de Paris en 1952. Pour comprendre la pensée et l'œuvre de Timon-David, il n'est pas inutile de rappeler brièvement son itinéraire spirituel et de voir quelles influences ont joué sur son destin. Né en 1823 de « simple famille bourgeoise ayant toujours vécu noblement » au domaine de la Viste, il connaît dès l'âge de huit ans l'œuvre de Marseille. Après ses études secondaires chez les jésuites de Fribourg (1835-1842), il entre au séminaire de Saint-Sulpice où il s'imprègne de la méthode de catéchisme et où, en retraite de diaconat, il rencontre l'abbé Ledreuille, l'apôtre des ouvriers. En 1846, il revient à Marseille et tente une première expérience avec M. Jullien; elle ne réussit pas. Réconforté par une retraite à Fribourg, il commence son œuvre comme membre de la communauté Allemand, en 1847, à un moment où M. Brunello, son aumônier, songe à lui donner une forme mixte de prêtres et de laïques. Nouvel échec. En 1851, son évêque, Mgr de Mazenod lui conseille de créer une société religieuse particulière. En vain essaye-t-il de s'agréger aux Frères de Saint Vincent de Paul fondés par M. Le Prévost : il doit fonder une communauté autonome. En juillet 1852, commencent les ouvertures avec quelques jeunes gens. En janvier 1855, les MM. de l'œuvre Allemand se retirent. Timon-David doit marcher définitivement avec sa communauté du Sacré-Cœur qui, après quelque temps de tâtonnement, réussit, en 1859, à trouver ses bases stables.

« Nous appelons *œuvre de jeunesse* une réunion pieuse d'enfants et de jeunes gens appartenant aux classes laborieuses de la société, qui, dans leurs moments de loisir, se rassemblent pour se livrer à des jeux innocents et sanctifier leur âme par les pratiques de la religion chrétienne [38]. »

Tout est dit dans ces quelques lignes : le but et les moyens, l'esprit et la méthode, le résultat et les difficultés, l'idéal et la réalité, bref le sens de la véritable charité. Il s'agit d'enfants du peuple que ne christianisent ni la famille, ni l'école, ni l'atelier. Timon-David les connaît bien, lui qui, depuis 1850, est aumônier de l'Ecole des mousses et d'autres milieux de jeunes déshérités. Pour eux, il veut reprendre à fond l'éducation chrétienne dans les lignes où il l'a connue lui-même. En effet, « la tradition est une chaîne souple qui attache sans asservir : l'abbé Timon prendra aux méthodes de M. Allemand ce qu'elles ont d'essentiel et d'impérissable. Et avant tout, il (veut) faire de son œuvre un foyer de vie surnaturelle, d'esprit chrétien et de vertu [39] ». Et jamais il ne perdra de vue le but de l'œuvre : « former des enfants à la piété, aux vertus et même à la perfection chrétienne ».

« Le but principal de l'éducation, c'est la sanctification de l'âme de nos enfants, c'est-à-dire les faire vivre en état de grâce, malgré le démon, le monde et la chair. Tout le reste n'est que l'accessoire et la plaie de notre siècle est d'avoir fait de cet accessoire le principal [40] ». Le premier moyen d'obtenir cette sanctification de l'âme, c'est la foi. Il s'agit d'éveiller dans les âmes le sens des réalités surnaturelles. On y parvient non pas par un enseignement théorique, conceptuel et littéral, mais par un enseignement cordial, historique et catéchétique. C'est la pierre précieuse que Timon-David apporte à l'édifice catéchistique de son temps.

Au fond, il s'agit toujours de la transmission de la Parole de Dieu dont le catéchisme n'est qu'une forme, et sur ce point, Timon-David n'apprend rien de nouveau. Là où il se révèle comme un maître, c'est quand, dans les « assemblées », il utilise ses « militants » pour cet enseignement mutuel.

« Nous confions les enfants du catéchisme à quelques-uns des jeunes gens les plus fervents de l'œuvre...

Ceux qui sont chargés de ces enfants doivent les voir le dimanche, leur parler du grand bonheur qu'ils vont avoir, leur faire remarquer leurs petits défauts, leur apprendre la pratique de la direction, leur recommander la visite au Saint-Sacrement, les y conduire avec eux, leur céder les prie-Dieu, etc. Il serait difficile de dire le bien que peuvent faire de tels entretiens; ils inspirent peu à peu ce genre de piété que nous avons à l'Œuvre, piété libre, facile, volontaire mais intérieure et différente de cette piété écolière que les enfants suivent si

38. Timon-David, *Méthode de direction des œuvres de jeunesse*, Marseille, 1875, t. I, p. 25.
39. R. Sauvagnac, *op. cit.*, p. 93.
40. Timon-David, *op. cit.*, p. 146.

facilement et qui, n'étant qu'une piété de formule, s'en va à l'âge des passions plus vite encore qu'elle n'était venue[41]. »

Le fondateur garde les cadres de son temps : petit catéchisme, catéchisme de première communion. Par privilège, il a été autorisé à préparer les enfants qui fréquentent son œuvre. Il voit là un bon moyen de former d'excellents congréganistes pour l'avenir. D'après la *Méthode,* voici comment il s'y prend :

« Nous commençons ce catéchisme le 1[er] octobre; jusqu'à Noël, il a lieu tous les jeudis à quatre heures ou cinq heures selon la saison; les enfants qui en font partie, doivent de plus assister à la petite assemblée du dimanche. Le catéchisme de ce diocèse, le plus difficile de tous les catéchismes, est divisé en trois parties; avant Noël, nous faisons réciter la première partie. Un premier examen classe dès lors les enfants selon leur force, et comme nous tenons pour certain que les leçons apprises une fois seront promptement oubliées, la préparation de l'examen les fait repasser une seconde fois, en attendant qu'après Pâques, ils les repassent une troisième fois encore...

La seconde partie du catéchisme s'apprend de Noël au Carême. Les enfants sont alors moins nombreux; ils se préoccupent davantage de la première communion qui approche. Un second examen semblable au précédent se fait le jour des Cendres sur cette seconde partie.

A dater de ce jour, outre la petite assemblée du dimanche, toujours obligatoire pour tous les enfants, le catéchisme se fait tous les lundis et jeudis; la confession est exigée tous les quinze jours et plus souvent s'ils le désirent. Quand la fête de Pâques est extrêmement avancée, c'est le jour de l'an qu'a lieu ce double catéchisme et cette confession plus fréquente...

Après Pâques, le catéchisme a lieu tous les jours excepté le samedi et le dimanche. On reprend les leçons depuis le commencement; c'est la troisième fois qu'ils les récitent, la troisième fois que les mêmes explications leur sont données. Des rivalités très vives animent le catéchisme et y excitent l'émulation, les enfants y prennent cœur, le plus grand nombre parvient à savoir les leçons et à les comprendre, autant qu'il est possible de le demander à leur âge et à leur petite intelligence. »

Suivent quelques notations psychologiques qui ne manquent pas d'intérêt :

« Dans nos pays, les enfants n'ont pas une intelligence fort précoce. J'ai remarqué, après des observations faites avec soin, qu'ils avaient, par la suite, plus d'imagination que ceux du Nord. Dans le jeune âge, ils sont au contraire moins intelligents. En revanche, les mauvais penchants se font plus tôt sentir chez eux, un enfant est plus tôt gâté dans le Midi, mais ses passions seront moins vives à dix-huit ans. La Providence a tout compensé. Nos enfants arrivent donc rarement à la première communion avec leur innocence baptismale. Ils ont à peu près tout fait et tout su de ce qu'on peut faire et savoir à leur âge. Mais ils ne sont pas pour cela très vicieux, ils n'ont pas encore de ces mauvaises habitudes indéracinables, il est donc facile, par de fréquentes confessions, de leur donner de l'horreur pour le péché mortel, et de les faire vivre assez innocemment.

Il n'en est pas de même de la piété qui, ayant son siège dans le cœur, deman-

41. *Ibid.,* p. 141.

de des sentiments assez développés pour être comprise. Le peu d'éducation qu'ont reçu nos enfants est ici un obstacle; mais un plus grand obstacle, il faut le dire, c'est le genre de piété superficielle et purement extérieure qui s'inspire dans quelques écoles. Cependant, sans une piété vraie et intérieure, la première communion n'est guère qu'une formalité dont l'impression passe avec le jour qui l'a vue s'accomplir. La piété inspirée aux enfants est, ce me semble, ce qui distingue la première communion de notre Œuvre de celle des paroisses [42]. »

Ce succès tient aussi au talent de pédagogue qu'a Timon-David d'utiliser à propos la psychologie de l'enfant. Contre le catéchisme diocésain, il émet le grief souvent entendu :

« Il est trop technique, vise des erreurs anciennes... et les enfants oublient bientôt... cet enseignement par l'esprit.

Il y a, ce me semble, deux autres moyens que l'éducation doit employer parallèlement avec le catéchisme, ce que j'appellerai l'enseignement par le cœur et celui par l'histoire, tous les trois doivent se confondre et ne pas s'isoler [43]. »

Cet enseignement par le cœur consiste d'abord à représenter aux enfants le vrai visage de l'Eglise. Il faut que les yeux de la foi s'ouvrent sur la Mère de qui ils tiennent le baptême :

« Il faut apprendre aux enfants à aimer l'Eglise, à la regarder comme leur protectrice, leur bonne mère, leur meilleure amie, à respecter ses lois, à vénérer ses enseignements. La nature a gravé cet amour pour leur mère dans le cœur de tous les hommes, la grâce doit imiter la nature... Il faut faire admirer aux enfants cette divine hiérarchie, image de celle du ciel, leur montrer cet enseignement infaillible traversant les siècles, maintenant la pureté de la foi au milieu des erreurs innombrables imaginées par l'enfer et ses suppôts. Quand ces vérités fondamentales seront bien gravées dans le cœur des enfants, les enseignements du catéchisme seront mieux compris. La base de la foi, pour les ignorants surtout, qui ne peuvent en étudier les preuves, c'est l'enseignement de l'Eglise : elle l'a dit, c'est donc vrai.

Cet enseignement par le cœur doit s'attacher beaucoup plus à la pratique qu'à la théorie. Voilà un excellent catéchiste enseignant à ses enfants la doctrine des sacrements et particulièrement les deux qu'on reçoit plus souvent, la Pénitence et l'Eucharistie. La théorie m'apprend que la Pénitence a quatre parties. La contrition doit être surnaturelle, universelle, intérieure et souveraine; la confession doit être sincère, prudente, humble, entière. Tout cela est très bien et surtout très vrai et les enfants doivent le savoir; mais cet enseignement s'effacera bientôt, pas un enfant sur mille ne s'en souviendra dans un an, rien ne le lui rappellera plus, ni à la maison ni à l'atelier. Montrez-lui le bonheur de la confession : ses joies, ses consolations, les secours qu'elle donne pour bien vivre, ce qu'on appelle la grâce spéciale du sacrement. Rendez-la lui facile, agréable même, inspirez-lui l'horreur du péché mortel et même véniel délibéré; faites-lui vivement désirer l'absolution. Vos enfants, n'eussent-ils jamais été au catéchisme, s'accuseront parfaitement bien, auront un vif regret de leurs fautes, sans savoir la définition de tous ces actes et sous-actes nécessaires pour obtenir le pardon de leurs péchés. Et en effet, ne donnons-nous pas souvent l'absolution à de petits enfants qui la reçoivent parfaitement bien avant d'aller au catéchis-

42. *Ibid.*, p. 142, 144, 147 passim.
43. *Ibid.*, t. II, p. 307.

me? L'enfant connaît le bien et le mal avant d'en savoir les définitions exactes. Il faut donc l'enseignement par l'esprit, mais il faut le faire précéder, accompagner et suivre de l'enseignement par le cœur, beaucoup trop négligé dans la pratique[44]. »

Un autre trait de la pédagogie timonienne est l'utilisation de l'histoire dans l'enseignement du catéchisme. Dans son *Traité de la Confession*, il en parle longuement, en s'appuyant sur l'autorité de saint Augustin, de Gerson, de Bossuet et de Fénelon, comme l'avait rappelé quelques années auparavant Mgr Dupanloup.

« La fin du catéchisme, continue-t-il, c'est Jésus-Christ et son amour. Jésus-Christ annoncé et vivant dans les saints qui l'ont précédé et qui en étaient la figure, continuant dans ceux qui l'ont suivi et qui en sont la reproduction. Or, la fin de l'avènement de Notre Seigneur c'est l'amour, par conséquent toutes les instructions du catéchiste doivent tendre à l'amour de Notre-Seigneur. Nous voudrions citer tout ce chapitre quatrième, qui devrait être le code du catéchiste. Les enfants doivent sortir de chaque séance avec un sentiment plus grand d'amour pour Notre Seigneur, se redisant avec saint Augustin : *Quis tam amantem non redamaret.*

En racontant l'Histoire Sainte, qu'on ne se contente pas d'une narration sèche, sans vie, mais qu'on fasse tout rapporter à l'amour de Notre Seigneur pour nous, et à celui que nous devons avoir pour lui. Sans cela, dit-il, on intéresserait, on amuserait, mais sans profit pour le cœur[45] ... »

« Il faut ignorer profondément l'essentiel de la religion pour ne pas voir qu'elle est historique : c'est par un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son établissement, sa perpétuité et tout ce qui doit nous la faire pratiquer et croire. Dieu qui connaît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé a mis la religion dans des faits populaires qui, bien loin de surcharger les simples, les aident à concevoir et à retenir les mystères. Par exemple, dites à un enfant qu'en Dieu trois personnes égales ne sont qu'une seule nature; à force d'entendre et de répéter ces termes, il les retiendra dans sa mémoire mais je doute qu'il en conçoive le sens. Racontez-lui que Jésus-Christ sortant des eaux du Jourdain, le Père fit entendre cette voix du ciel : « C'est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis ma complaisance, écoutez-le ». Ajoutez que le Saint-Esprit descendit sur le Sauveur, en forme de colombe, vous lui faites sensiblement trouver la Trinité dans une histoire qu'il n'oubliera jamais... La manière admirable dont saint Augustin veut qu'on instruise tous les ignorants, n'était point une méthode que ce Père eût seul introduite, c'était la méthode et la pratique universelle de l'Eglise. Elle consistait à montrer par la suite de l'histoire la religion aussi ancienne que le monde : Jésus-Christ attendu dans l'Ancien Testament et Jésus-Christ régnant dans le Nouveau, c'est le fond de l'instruction chrétienne[46]. »

A ce stade, le prêtre de Marseille a rejoint l'évêque d'Hippone et ramené la catéchèse de l'enfance dans les lignes où, à juste titre, elle se complaît de nos jours. En renouant ainsi la tradition des grands maîtres, Timon-David faisait œuvre de précurseur autant que de restaurateur.

44. *Ibid.*, t. II, p. 308 s.
45. Timon-David, *Traité de la confession*, Marseille, 1885, t. III, p. 106.
46. *Ibid.*, pp. 120-122.

Il y a enfin un autre aspect par lequel il est tout moderne, celui de la direction spirituelle. On sait quelle importance il y attache : par cette formation subjective qu'il ajoute à l'enseignement objectif, il donne au mouvement catéchistique une impulsion déterminante. On pouvait s'y attendre de la part de l'auteur du *Traité de la confession des enfants et des jeunes gens.*

Il est un grand apôtre de la confession fréquente où il voit un des moyens les plus puissants de formation à la solide piété. Dans son *Règlement de l'Œuvre,* il y ajoute comme complément normal la direction de conscience. L'Eglise l'a toujours pratiquée et l'auteur remarque très justement qu'au XVII[e] siècle, en particulier, « toutes (les) histoires sont presque toujours celles de deux saints dont l'un dirigeait vers Dieu une âme de prédilection qui se laissait diriger [47] ». Sans doute, il y a dans cette influence d'homme à homme un aspect naturel qu'on ne peut négliger : de la part du directeur, son prestige et sa connaissance des âmes, son dévoûment et son exemple, sa bonté et sa perspicacité, et de la part du dirigé, son ouverture et sa docilité. Au-delà de ces rapports, Timon-David envisage surtout le caractère sacerdotal comme garant de sanctification. C'est la surnaturalité de l'être même du prêtre, c'est la présence de Jésus-Christ en lui qui explique en dernière analyse ce que cet apostolat intime comporte de divinisant [48].

Dans le mouvement catéchistique du XIX[e] siècle, voilà un élément original qui, s'il n'est pas nouveau dans la catéchèse de l'Eglise, prend dans l'œuvre de Timon-David un relief plus saisissant, on dirait presque un caractère institutionnel.

Cette importance donnée à la direction en connexion avec tout le reste de la formation chrétienne et spécialement avec l'instruction, est une note sur laquelle les modernes ne manquent pas d'insister :

« Catéchèse et catéchisme visent à nourrir la foi d'une manière objective, à partir de l'Evangile, de la doctrine chrétienne, de la morale, des sacrements et de la leçon de toute la vie de l'Eglise. Cela ne suffit pas à l'éducation totale de la foi qui se fait à travers une rencontre personnelle des problèmes et exige une formation individuelle de la conscience chrétienne. Celle-ci se fera par la direction de conscience [49]. »

Toute la méthode de M. Allemand et de Timon-David tendait à unir éducation objective de la foi avec l'éducation subjective de la conscience de chaque chrétien.

---

47. Timon-David, *Méthode...*, t. I, p. 123.
48. R. Sauvagnac, *op. cit.*, p. 306 et note de la page 309.
49. R. Girault, *Changements de perspectives et nouvelles tâches sacerdotales*, dans les *Cahiers du clergé rural*, octobre 1959, p. 462.

« Pauperes evangelizantur » : le P. Chevrier et le Prado.

Le titre que Timon-David avait donné à son œuvre, « Œuvre de la jeunesse pour la classe ouvrière », ne doit pas nous abuser. En fait le milieu qu'il a touché n'est à aucun degré un prolétariat. Comme M. Allemand, il atteint surtout la petite bourgeoisie. A Lyon, le Père Chevrier a lancé le mouvement catéchistique dans un tout autre milieu : se faisant pauvre avec les pauvres, il va à la recherche des brebis les plus délaissées de la société; il veut rechristianiser, non pas les classes populaires, mais les éléments de jeunesses de ces classes. En lui comme en saint J. M. Vianney, son conseiller, ce qui frappe avant tout, c'est le Prêtre, un grand Prêtre de l'histoire de l'Eglise, le bon pasteur, se laissant manger comme du bon pain, selon son expression favorite, dans une catéchèse d'adultes sans cesse renouvelée. En cette œuvre n'est-il pas prophète autant que réalisateur? Sa fonction s'apparente à celle de saint Jean Bosco, mais elle est de moindre envergure, à celle du bienheureux Julien Eymard, mais elle est plus profonde et aujourd'hui les *Prêtres du Prado* font rayonner à travers tous les diocèses de France son idéal sacerdotal, spécifiquement adapté aux besoins de l'heure présente. « Le prêtre, c'est tout, c'est Jésus-Christ sur terre, répétait le saint homme. Il faut que je sois un autre Jésus-Christ sur la terre afin que ceux qui viendront ici puissent être aussi eux-mêmes d'autres Jésus-Christ vivants, il n'y a que cela qui puisse convertir les âmes [50] ».

Toute la vie du P. Chevrier, comme toute son œuvre, est orientée vers cet apostolat sacerdotal des pauvres. Nommé vicaire à Saint-André de la Guillotière (1850-1856), il découvre, une nuit de Noël, le mystère de la pauvreté. Il passe à la cité de l'Enfant-Jésus. Ayant élu domicile au milieu des baraquements, le nouvel aumônier attire les enfants pour les préparer à la première communion. Pour eux, il rédige ses catéchismes avec l'application que d'autres mettent à des sermons d'apparat. En 1859, il quitte la Cité et s'installe au Prado où il recueille des enfants et des pauvres, avec l'intention de fixer auprès de lui quelques prêtres et de fonder une école cléricale. Son charisme et son œuvre ont trouvé leur champ providentiel, une organisation complète et une forme définitive.

« Le but de l'Œuvre, écrit-il lui-même, est de préparer à la première communion les enfants pauvres et âgés qui ne peuvent la faire dans les paroisses. Le nombre en est grand, puisque cent sept sont inscrits; ils ont de quatorze à vingt ans. Ce sont des enfants qui, pour la plupart, travaillent depuis l'âge de huit à neuf ans, et que leurs parents n'ont pas envoyé aux écoles ni aux catéchismes; et quand l'âge est passé, ils n'osent plus aller aux catéchismes ordinai-

50. C. Chambost, *Vie nouvelle du vénérable Père Chevrier*, Paris, 1922, p. 272.

res. Ce sont encore des orphelins qui n'ont aucun moyen de faire leur première communion [51]. »

Suivant l'idée communément admise, l'initiation chrétienne est centrée sur la première communion. Mais quand le Prado est aménagé, elle n'a lieu qu'après un séjour de cinq mois. Et le directeur y reçoit volontairement les enfants les plus abandonnés. Quand on lui demandait les conditions pour être admis, il répondait : « il y en a trois : ne rien avoir, ne rien savoir et ne rien valoir », et avec l'obstination des saints il poursuivait : « si jamais les ressources venaient à diminuer, il faudrait renvoyer d'abord les plus sages et garder les plus mauvais parce qu'ils ont plus besoin de notre œuvre [52] ». C'est pour ces déclassés que le Prado est fondé. Ils y découvrent le vrai visage du christianisme sous les traits de ce prêtre pauvre et mal vêtu. C'est pour eux qu'il devient l'un des grands catéchistes de son siècle. Il consacre à ce ministère le meilleur de son temps et de son zèle.

« C'est le grand enseignement, l'enseignement principal, fondamental et qui a le plus de conséquence pour l'avenir. Faire le catéchisme, il n'y a pas de mission plus belle, plus noble et plus sublime donnée à l'homme sur la terre, puisqu'elle a pour but directement de faire connaître et aimer Dieu et de sauver les âmes [53]. »

Tout le règlement est conçu en vue de cette instruction religieuse. Pour les enfants l'emploi du temps est partagé entre les jeux, le travail de la maison, quelques leçons de lecture et d'écriture, mais pour le P. Chevrier et ses auxiliaires, il n'y a pas de répit :

« Il y a quatre catéchismes par jour. Le premier avant la Messe, d'une petite demi-heure, à la chapelle. Il a pour objet l'explication des différentes prières, des mystères du rosaire, du chemin de la croix et de la Messe.

Le deuxième est à 9 heures et dure jusque 10 heures; il est fait par les Frères et Sœurs de la maison. On y apprend la lettre du catéchisme, et on ne doit donner que de petites explications dont on est bien sûr. L'explication appartient au prêtre. *On fait plusieurs divisions mettant ensemble ceux de même capacité* : ceux qui sont instruits, ceux qui ne savent pas lire, et les enfants moins intelligents.

Le troisième est à 11 heures. On y explique la lettre du catéchisme. Il se fait à l'église, par un prêtre à tous les enfants.

Le quatrième, à 5 heures du soir, comme le matin à 9 heures. On y apprend la lettre, et surtout l'explication écrite de la loi de Dieu et de l'Eglise et l'histoire sainte.

En plus, après souper, avant la prière, un prêtre fait le catéchisme publiquement à la chapelle, pour les enfants et les fidèles. »

« Plus tard, quand la Providence eut envoyé plusieurs prêtres à la maison, le P. Chevrier introduisit quelques améliorations. Le catéchisme des petites filles

51. *Ibid.*, p. 188.
52. *Ibid.*, p. 189.
53. *Ibid.*, p. 208.

restant fixé à onze heures, celui des garçons se fit à neuf heures. Après la récréation de midi, à une heure et demie, il y eut l'explication d'un mystère du Rosaire, suivie de la récitation d'un chapelet, ou bien du chemin de la croix.

» Il y eut donc, comme actuellement, six catéchismes par jour, quatre à la chapelle et deux en classe. Il faut ajouter l'explication de la Messe et le chant des cantiques, tous les jours pendant le saint sacrifice. C'est donc du matin au soir, un enseignement perpétuel de la religion [54]. »

Cet enseignement prenait diverses formes suivant les auditeurs. Pour les enfants les plus jeunes ou les moins ouverts, le P. Chevrier suivait la méthode du catéchisme par l'image. Il avait fait un recueil d'une centaine de tableaux se rapportant à la Bible ou à la doctrine chrétienne.

« Quand on a une grande foule, il s'agit d'attirer l'attention d'une manière plus soutenue. Il faut bien se rappeler que les enfants ne sont pas capables de raisonner beaucoup, ni de s'appliquer longtemps à la même chose et qu'il est très bon de réveiller et de soutenir leur attention en changeant souvent de sujet. Ainsi, si on a plusieurs tableaux, il est à propos de les passer tous en revue, en donnant sur chacun une courte explication, bien précise et bien sentie. On peut ainsi parcourir toute la religion, et montrer tous les tableaux, chaque fois que l'on a une grande réunion d'enfants, les interrogeant et leur faisant réciter une courte prière en rapport avec chaque sujet [55]. »

D'autres tableaux représentaient les mystères du Rosaire et les stations du chemin de croix. Dans la même pensée, il voulait que la chapelle du Prado fût un catéchisme vivant : « Il faut, disait-il, que les murs parlent et instruisent le monde. Tout devrait parler et instruire dans une église. A quoi bon ces ornementations qui n'apprennent rien [56] ? »

En multipliant les abrégés (il en reste une douzaine de cinq à quinze ou vingt pages), il pratiquait volontiers une méthode progressive. Il suivait en cela l'usage que l'on retrouve dans beaucoup de catéchismes diocésains dont la première partie sert d'abrégé à toutes les autres et peut être éditée séparément en petit catéchisme. Enfin, il a condensé tout son enseignement et toute son expérience dans un ouvrage qui fait partie non seulement de l'héritage pradosien, mais de la documentation catéchistique française du XIX[e] siècle. Il est intitulé *Le catéchisme du Prado*. La partie principale de 350 pages est précédée d'un abrégé et suivie d'une *Explication des commandements de Dieu et de l'Eglise et des péchés capitaux, pour servir d'examen de conscience*. L'auteur y abandonne le plan, traditionnel depuis le Concile de Trente, des trois parties : vérités à croire, commandements à pra-

54. Cité par Chambost, *op. cit.*, p. 212 et 214.
55. *Ibid.*, p. 222.
56. *Ibid.*, p. 230.

tiquer et moyens de salut, et s'en tient à trois grands sujets auxquels se rapportent tous les autres : Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise.

« Ce plan, écrit le P. Chambost, a le mérite d'être historique, concret, populaire, facile à retenir pour les enfants et les ignorants. Il n'est pas abstrait, théorique et didactique. Il fait connaître davantage Jésus-Christ. Il donne à l'Eglise une place plus considérable et plus apparente, il renferme à la fois l'histoire sainte et l'histoire de l'Eglise. Le P. Chevrier se servait de ce travail pour l'enseignement des fidèles et pour les explications à donner aux enfants; mais il ne prétendait pas l'imposer, et en pratique, il faisait toujours apprendre le texte du catéchisme diocésain, comme on fait encore présentement dans son Œuvre [57]. »

Ce *Catéchisme du Prado,* si remarquable par le ton simple des développements, par l'abondance des images ou des comparaisons, par la pénétration des examens de conscience, n'a rien perdu de son actualité. Un maître le transposerait facilement en un « catéchisme pour aujourd'hui ».

*
* *

Dans ses *Mémoires,* Madame Roland, ayant employé le mot : catéchisme, juge nécessaire de l'expliquer parce que, disait-elle, « au train où vont les choses, ceux qui liront ce passage demanderont peut-être ce que c'est que cela ». A cette prophétesse du philosophisme du XVIII[e] siècle, le mouvement catéchistique du XIX[e] siècle a donné un démenti formel par ses institutions aussi bien que par la voix de ses maîtres. L'Eglise n'a pas failli à sa mission de l'évangélisation des pauvres. *Pauperes evangelizantur,* c'est la devise du P. Chevrier, c'est celle de tous les autres fondateurs et fondatrices. Et ce ne sont pas des catéchistes en chambre. Ils ont mis la main à l'œuvre, ils parlent d'expérience. De l'évêque d'Orléans comme du vicaire de La Valla, de Timon-David comme du P. Chevrier, on peut répéter le mot qui ne trompe pas : *coepit facere et docere.* Enfin, malgré les différences de temps et de lieux, on peut, dans les institutions catéchistiques, suivre une liaison, comme on a pu remarquer un enchaînement des âmes chez les écrivains. Ces lignes de convergence sont manifestes dans le mouvement breton et le mouvement marseillais. Elles existent aussi dans le mouvement lyonnais. Elles expliquent les tentatives et les possibilités de fusion. Bien loin de la figer dans la stagnation, toutes ces institutions d'enseignement et d'œuvres ont soutenu l'évolution pastorale en France au XIX[e] siècle.

Chantilly (Oise) Paul BROUTIN, S. J.
Séminaire « Les Fontaines ».

57. *Ibid.,* p. 225.